

Numéro 25

28

Octobre 1921

Abonnements

- Étranger -

1 an : 55 fr.

6 mois : 35 fr.

- France -

1 an : 45 fr.

6 mois : 25 fr.

cinéa

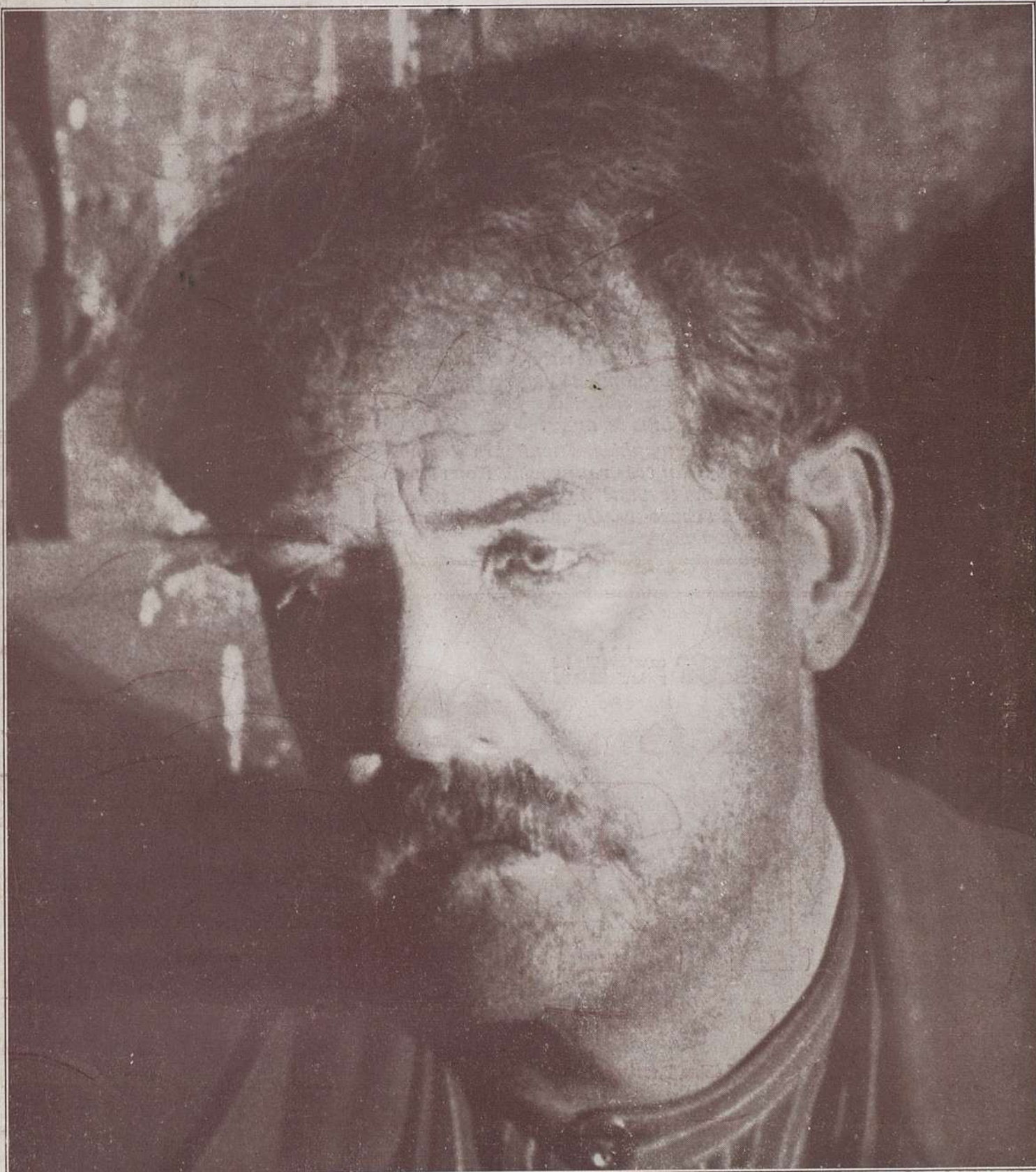
UN
franc

Les Grands Films

Hebdomadaire Illustré — Louis DELLUC, Directeur
PARIS, 10, Rue de l'Elysée — Téléph. : Elysée 58-84
Londres : A.-F. Rose Représentative, 2, King's place Baker Street

Les Grands Films

Martina



VICTOR SJOSTROM dans *La Charette fantôme*.

FILMS GAUMONT

Le fameux acteur suédois si vivement admiré dans *Les Proscrits* et *La Montre brisée*, a fait ici la plus hardie création du cinéma comme interprète et comme metteur en scène pour la « Svenska Film ».



LAMBRECHTS

GASTON, Directeur
TAILOR

Téléphone
Central : 18-36

14, Rue Duphot
PARIS (1^{er} arr.)

Les Concours de "Cinéa"

Notre Concours de scénarios nous a valu une telle abondance de manuscrits que nous demandons encore un peu de patience aux concurrents. Les membres du jury nous ont déjà signalé plusieurs œuvres intéressantes.

Notre Concours de photographies d'amateurs donnera aussi ses résultats dans un délai très rapproché. Nous avons pris sur nous de publier dans le numéro 23 de Cinéa un des plus sympathiques envois du concours. On se doute qu'il figure déjà sur la liste des récompenses.

CHARLOT un volume illustré
par Louis DELLUC

douzième

12

= édition =

M. DE BRUNOFF, éditeur, 32, rue Louis-le-Grand



**M A R K
T W A I N**

au Cinéma
(Film Artistique)

LE TONNERRE
Filmé par Louis DELLUC

Mortimer Marcel VALLÉE
Évangéline Lili SAMUEL
La chanteuse Anna Widford
Le chat Victor, dit «Fifine»

La plus humoristique
histoire de

**M A R K
T W A I N**



cinéma

Programmes des Cinémas de Paris

du Vendredi 28 Octobre au Jeudi 3 Novembre

2^e Arrondissement
Parisiana, 27, boulevard Poissonnière. — Gutenberg 56-70. — Les jeunes chiens. — L'étoile ignorée. — Heureuse réclame. — La fille de la mer. — Les avatars de Charlot. — En supplément, de 7 h. 1/2 à 8 h. 1/2, excepté dimanches et fêtes : Entre deux races.

Salle Mariyau, 15, boulevard des Italiens. — Louvre 06-99. — El Dorado. — Un mari pour un dollar. — **Omnia-Pathé**, 5, boulevard Montmartre. — Les trois mousquetaires, 3^e épisode. — Lui... frère du Petit Croissant. — Suppléments facultatifs, non passés en matinée les dimanches et jours de fêtes : Le sept de trèfle, 7^e épisode. — Justice d'abord.

Electric-Palace, 5, boulevard des Italiens. — La douloureuse comédie. — Charlot patine. — En supplément facultatif : Une affaire de chiens.

3^e Arrondissement
Pathé-Temple. — Lui... frère du Petit Croissant. — Les trois mousquetaires, 3^e épisode. — Justice d'abord. — Bécasson capitaine au long cours.

Palais des Fêtes, 8, rue aux Ours. — Arch. 37-38. — Salle du rez-de-chaussée. — Lui... frère du Petit Croissant. — La douloureuse comédie. — Les trois mousquetaires, 3^e épisode.

Salle du premier étage. — Une affaire de chiens. — Un mari pour un dollar. — Dureté d'âme. — L'Orpheline, 3^e épisode.

Saint-Marcel, boulevard Saint-Marcel. — La fugitive. — Le pendu dépendu. — L'Orpheline, 3^e épisode. — Les trois mousquetaires, 2^e épisode.

THÉÂTRE DU COLISÉE

*** CINÉMA ***

38, Av. des Champs-Élysées
Direction : P. MALLEVILLE Tel. : ELYSÉE 29-46

Pathé-Revue, documentaire.

La Fille de la Mer, drame avec documents océanographiques.
Gaumont-Actualités.

EL DORADO

Mélodrame de MARCEL L'HERBIER,
joué par ÈVE FRANCIS, JAQUE
CATELAIN et MARCELLE PRADOT.

4^e Arrondissement
Saint-Paul, 73, rue Saint-Antoine. — Les côtes de Suède. — Le sept de trèfle, 7^e épisode. — Le pendu dépendu. — Les aventures de Sherlock Holmes. — Le club des requins.

5^e Arrondissement
Mésange, 3, rue d'Arras. — Les trois mousquetaires, 2^e épisode. — A 14 millions de lieues de la terre. — Un fameux notaire.

Cinéma Saint-Michel, 7, place Saint-Michel. — La nuit du 13. — Pélagie et son chien. — La douloureuse comédie. — Lui... sur des roulettes.

Chez Nous, 76, rue Mouffetard. — Dans l'intérieur de Bornéo. — Midinettes. — Sosthène s'obstine. — Le masque rouge, 7^e épisode.

8^e Arrondissement
Théâtre du Colisée, 38, avenue des Champs-Élysées. — Elysées 39-40. — La Fille de la Mer. — El Dorado.

9^e Arrondissement
Cinéma Rochecouart, 66, rue de Rochecouart. — Le capitaine Grogg parmi les Centaurs. — Fatty portier. — L'Orpheline, 3^e épisode. — Une grande âme.

Delta-Palace, 17 bis, boulevard Rochecouart. — Durable apprenti guerrier. — Le sept de trèfle, 7^e épisode. — Sur le Fjord de Christiania. — Les nuits de New-York.

10^e Arrondissement
Tivoli, 19, faubourg du Temple. — Une brute. — Charlot patine. — Les trois mousquetaires, 3^e épisode. — Un mari pour un dollar. — Carmen.

Folies-Dramatiques, 40, rue de Bondy. — Les firlis de Dolly. — Le club des requins. — L'Orpheline, 3^e épisode.

11^e Arrondissement
Voltaire-Aubert-Palace, 95, rue de la Roquette. — Fridolin a bon cœur. — Dureté d'âme. — Les trois mousquetaires, 3^e épisode.

12^e Arrondissement
Lyon-Palace, rue de Lyon. — Le pendu dépendu. — L'Orpheline, 3^e épisode. — Lili ne. — Les trois mousquetaires, 3^e épisode.

13^e Arrondissement
Gobelins, 66 bis, avenue des Gobelins. — La momie. — Les trois mousquetaires, 2^e épisode. — Les passants. — Un fameux notaire.

14^e Arrondissement
Splendide-Cinéma, 3, rue Larochelle. — Les Renards. — Peppina. — L'idole brisée. — Saturnin, ou le bon allumeur.

Régina-Aubert-Palace, 153, rue de Rennes. — Saturnin ou le bon allumeur. — Les trois mousquetaires, 2^e épisode. — La douloureuse comédie.

Grenelle-Aubert-Palace, 141, avenue Émile-Zola (36 et 42, rue du Commerce). — A travers la France : Une journée à Rouen. — La douloureuse comédie. — Les trois mousquetaires, 2^e épisode. — Les as de l'écran.

15^e Arrondissement
Grenelle, 122, rue du Théâtre. — Un fameux notaire. — Les trois mousquetaires, 2^e épisode. — Les passants. — Charlot fait une cure.

Grand Cinéma Lecourbe, 115-119, rue Lecourbe. — Saxe 56-45. — Flandre Française et Flandre Belge. — La douloureuse comédie. — Les trois mousquetaires, 2^e épisode. — L'Orpheline, 3^e épisode.

16^e Arrondissement
Mozart-Palace, 49, 51, rue d'Auteuil. — Programme du vendredi 28 au lundi 31 octobre. — De Léopoldville à Matadi. — Le sept de trèfle, 7^e épisode. — Le signe de Zorro. — La Russie rouge. — Programme du mardi 1^{er} au jeudi 3 novembre. — D'Albertville à Kabalo. — Les trois mousquetaires, 3^e épisode. — Justice d'abord.

Maillot-Palace, 74, avenue de la Grande-Armée. — Programme du vendredi 28 au lundi 31 octobre. — D'Albertville à Kabalo. — Les trois mousquetaires, 3^e épisode. — Justice d'abord. — Programme du mardi 1^{er} au jeudi 3 novembre. — De Léopoldville à Matadi. — Le sept de trèfle, 7^e épisode. — Le signe de Zorro. — La Russie rouge.

Le Régent, 22, rue de Passy. — Auteuil 15-40. — Les aventures de Sherlock Holmes, 2^e conte. — Peppina. — El Dorado.

Théâtre des États-Unis, 56 bis, avenue Malakoff. — La main invisible, 8^e épisode. — Fatty portier. — L'Orpheline, 2^e épisode. — Le signe de Zorro.

17^e Arrondissement
Cinéma Demours, 7, rue Demours. — Wagram 77-66. — San Rémo. — Le sept de trèfle, 7^e épisode. — Un mari pour un dollar. — L'éternel féminin.

Ternes-Cinéma, 5, avenue des Ternes. — Wagram 02-10. — Environs d'Ajaccio. — 2 Arts et l'artiste. — Sésaphin ou les jambes nues. — L'Orpheline, 3^e épisode. — La douloureuse comédie.

Villiers-Cinéma, 21, rue Legendre. — Sibémol l'audacieux. — Charlot fait une cure. — L'Orpheline, 2^e épisode. — Les quatre diables.

Lutetia-Wagram, avenue Wagram. — Les trois mousquetaires, 3^e épisode. — Music-Hall no 24. — Un mari pour un dollar. — Charlot patine.

Royal-Wagram, avenue Wagram. — Fatty, Mabel et son chien. — El Dorado. — La douloureuse comédie. — L'Orpheline, 3^e épisode.

Cinéma Legendre, 123, rue Legendre. — Le sept de trèfle, 7^e épisode. — Sport nautique. — L'Orpheline, 2^e épisode. — Deux mains dans l'ombre.

18^e Arrondissement
Théâtre Montmartre, cinéma music-hall, place Dancourt et rue d'Orsel, 43. — Nord 49-24. — La danse de la mort. — Rigouillard s'en va-t-en ville. — L'Orpheline, 3^e épisode.

Marcadet-Cinéma-Palace, 110, rue Marcadet (angle rue du Mont Cenis). — Marcadet 29-81. — Justice d'abord. — L'Orpheline, 3^e épisode. — Les trois mousquetaires, 3^e épisode.

GAUMONT-PALACE

1, rue Caulaincourt

Une grande première du Film Français
Les Théâtres GAUMONT présentent :

EL DORADO

Production nouvelle de MARCEL L'HERBIER
avec la remarquable interprétation :
d'ÈVE FRANCIS, JAQUE CATELAIN,
Marcelle PRADOT

Partition Symphonique de Marius François GAILLARD
3^e épisode de **L'ORPHELINE** : Le complot
et **CHARLOT PATINE** avec Charlie Chaplin
Matinées Dimanche 30 Oct. et Mardi 1^{er} Nov.

Barbès-Palace, 34, boulevard Barbès, Nord 35-68. — La douloureuse comédie. — Un mari pour un dollar. — Les trois mousquetaires, 3^e épisode. — L'Orpheline, 3^e épisode.

Palais Rochecouart, 56, boulevard Rochecouart. — Une affaire de chiens. — Dureté d'âme. — Les trois mousquetaires, 3^e épisode.

Le Select, 8, avenue de Clichy. — Charlot patine. — La douloureuse comédie. — Un mari pour un dollar. — L'Orpheline, 3^e épisode.

19^e Arrondissement
Secrétan, 7, avenue Secrétan. — Lui... frère du Petit Croissant. — Les trois mousquetaires, 3^e épisode. — Deux bons petits diables. — Justice d'abord.

Le Capitole, place de la Chapelle. — Charlot patine. — L'Orpheline, 3^e épisode. — La douloureuse comédie. — Les trois mousquetaires, 3^e épisode.

Belleville-Palace, 130, boulevard de Belleville. — Les trois mousquetaires, 3^e épisode. — Liliane. — L'Orpheline, 3^e épisode.

Féérique-Cinéma, 146, rue de Belleville. — L'ingénu. — L'Orpheline, 3^e épisode. — Les trois mousquetaires, 3^e épisode.

20^e Arrondissement
Paradis-Aubert-Palace, 42, rue de Belleville. — L'homme inconnu. — Sésaphin ou les jambes nues. — Les trois mousquetaires, 2^e épisode.

Banlieue
Clichy. — Lui... frère du Petit Croissant. — Les trois mousquetaires, 3^e épisode. — Justice d'abord. — Une bataille diabolique.

Olympia Cinéma de Clichy. — L'ingénu. — L'Orpheline, 3^e épisode. — La douloureuse comédie. — Charlot patine.

Levallois. — Charlot a débâché Fatty. — A travers les rapides. — L'affaire du train 24, 8^e épisode, fin. — Les trois mousquetaires, premier épisode.

Magic-Ciné, 2 bis, rue du Marché (Levallois-Perret). — Wagram 04-91. — Le signe de Zorro. — Les trois mousquetaires, premier épisode. — L'Orpheline, 2^e épisode.

Vannes. — Un fameux notaire. — Les trois mousquetaires, 2^e épisode. — Les passants. — Sésaphin ou les jambes nues.

Bagnolet. — Un sacré pépin. — Les trois mousquetaires, 3^e épisode. — Justice d'abord. — Lui... frère du Petit Croissant.

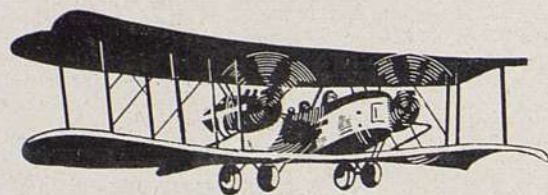
CF 4^e PER 283



ANGLETERRE-AUSTRALIE

Le Merveilleux Raid Aérien accompli en 28 jours
 oo par les Frères Ross et Keith Smith oo

Un film documentaire unique au monde



L'Europe à vol d'oiseau - Le champ de bataille d'Annibal - Les caravanes dans le désert - Où Moïse allait à l'école - La dernière des sept merveilles du monde - Memphis, "La mère du monde" - La traversée du désert de Sinaï - La Palestine - La ville Sainte - Le jardin de Gethsemani - Le Mont des Oliviers - La plus ancienne ville du monde - La Mésopotamie Où l'Orient et l'Occident se rencontrent - Babylone - L'emplacement du paradis terrestre - Survolant le plus beau monument du monde - Les pèlerins du fleuve sacré - A deux doigts de la mort - Poulet, le fameux pilote français - Les exploits de Poulet monté sur un avion minuscule - Le temple mystérieux de Boro Boedor - Volcans en action - Mille kilomètres de mers inconnues - Une rencontre inattendue - L'arrivée en Australie : Les Cannibales Australiens, etc... etc...

Ceci n'est qu'un aperçu des remarquables épisodes que contient ce film sensationnel.

Victor Marcel Productions

Louvre 35-49

82, Rue d'Amsterdam



FIÈVRE

Les pays civilisés ont leurs plaies et leurs difformités. Dans les grands ports d'Occident certains repaires de trouble et de désordre créés par l'alcool entretiennent une espèce de

FIÈVRE

malsaine, parfois mortelle. Imaginez l'impression produite par un bouge mal famé sur une âme neuve — une petite orientale — brusquement jetée au milieu de violence et ne pouvant s'en évader. A travers la

FIÈVRE

elle ne voit que son rêve et oublie bientôt de tout son être les laideurs ou les tristes qui l'entourent. Nous croyons que la censure n'a pas compris les intentions de l'auteur.

Nous laissons le public juger

FIÈVRE



A PARTIR

du 18 Novembre

IL FAUDRA ALLER VOIR

Le Coffret de Jade

Imagerie persane de Léon POIBIER - d'après la nouvelle de M. Pierre VICTOR

Interprétée par

M^{lle} MYRGA, MM. Roger KARL et MENDAILLE

Film Gaumont



Série PAX



*Jamais film ne mérita
mieux l'épithète de chef-
d'œuvre. Scénario, mise
en scène, interprétation,
photographie, tous les
éléments du film ont
donné leur mesure :*

LA PERFECTION

UN AU THENTIQUE CHEF-D'ŒUVRE

LA CHARR ETTE FANTOME

VISION DRAMATIQUE

d'après l'œuvre

émouvante de SELMA LAGERLÖF



INTERPRÉTÉE PAR LE CÉLÈ

VICTOR

ASTRID HOLM &

Selection SWENSKA FILM

ÉDITION DU

BRE METTEUR EN SCÈNE

SJOSTRÖM

TORÉ SVENNBERG

Exclusivité **Gaumont**

11 NOVEMBRE





Le Pont des Soupirs

Grand ciné-roman en 8 époques
d'après l'œuvre célèbre de Michel ZÉVACO

Première époque	L'Ombre du Sarcophage.
Deuxième époque	Le Guet-Apens.
Troisième époque	La Fuite dans la Tempête.
Quatrième époque	Le Pacte de la Grotte noire.
Cinquième époque	La Fête chez Impéria.
Sixième époque	Ce que peut la Haine.
Septième époque	Le Calvaire d'une Mère.
Huitième époque	Expiation.

Le Premier film en série à grande figuration
— et importante mise en scène —

Publié par Cinéma Bibliothèque (Édition Tallandier)

Édition **6 Janvier 1922**

PASQUALI FILM

U. C. I.



Exclusivité **GAUMONT**

cinéma

7

FILMS D'AUJOURD'HUI



Biscot dans L'ORPHELINE (1^{er} épisode)

La maison vide.

Un très bon film, extrêmement français de conception et d'exécution, où l'on retrouve, autour d'une donnée qui existe, toutes les qualités de virtuosité qui, dans le *Secret de Rosette Lambert*, avaient quelque chose d'agaçant parce qu'on avait l'impression que l'œuvre n'était pas sincère. Et M. Henri Debain, collaborant harmonieusement avec le cinéaste, déroule devant nous une psychologie minutieuse, délicate, enveloppée d'une discrète atmosphère d'attendrissement à la Dickens — ou peut-être à la Theuriet.

L'œuvre est réussie. Mais il faudrait aller plus loin dans le même ordre d'idées, et tourner *Les choses voient*. Je suis étonné que ce livre original n'ait pas encore été transposé à l'écran.

Métempsychose.

Le cinéma, qui se rit du temps et de l'espace, triomphe lorsqu'il s'agit de montrer, d'entrelacer des actions situées à des époques différentes.

Mais il faut rattacher ces actions par un lien qui sera, soit une idée philosophique ou soit disant telle comme pour *Intolérance*, soit le postulat qu'un seul et même personnage en

est le héros, et nous voici conduits à l'idée à la survivance.

En général, et je me contenterai de citer *Callirhoë* de Maurice Sand, les romans de G. A. Thierry, *Phrathe Phœnician* d'E. L. Arnold et *She* de R. Haggard, les auteurs qui prennent ce parti essayent d'établir un rapport général de situation entre les drames successifs; le génie désordonné et mouvant de Jack London a rejeté cette convention; les diverses vies par lesquelles il fait passer son héros ne présentent aucune analogie entre elles; il en introduit six ou sept, il pourrait en introduire vingt, ou les réduire à deux, comme dans le film.

Encore sur ces deux, l'une qui n'est point tirée du roman est ratée; peu de chose aussi grotesques à l'écran que les jeunes filles qui se livrent à des exercices respiratoires sur la grève, à la vue du pirate. L'autre — où il est amusant de reconnaître, après des déformations successives, le naïf récit que Henri Hamel, de Gorcum, nous a laissé du naufrage de *l'Épervier* sur l'île Quelpaert en 1635 — est au contraire traitée avec vigueur, et exempt de certaines exagérations qui déparent le livre. Le drame moderne qui sert de prétexte



Biscot et Sandra Mitowanof dans L'ORPHELINE (2^e épisode)

et de cadre à ces évocations est bien joué et impressionnant, grâce à des procédés peut-être un peu matériels, dont Jack London a d'ailleurs sa part de responsabilité.

La Faim.

Lorsque Lucas Mallet, dans un roman qui fut célèbre (*The Wages of Sin*) introduisit — et avec quelles précautions — l'épisode où une femme se prostitue pour gagner de quoi nourrir et soigner son amant malade, il y eut un sursaut en Angleterre. La pudeur a évolué, et cet état donné toujours émouvante — qui a inspiré à Nèlerassof, je crois, un poème poignant — est traitée librement au cinéma. Elle formait le point de départ d'un bon film danois qui n'a pas été remarqué. Celui-ci est meilleur, grâce à une excellente interprétation d'ensemble sur laquelle se détache le jeu sobre et fort de Frank Mayo.

LIONEL LANDRY.

L'Homme Inconnu.

C'est un des plus délicats essais de cinégraphie psychologique. Et vous avez peut-être remarqué qu'il n'y en a pas beaucoup.

Le thème n'en est pas parfait. La situation de l'homme à la double existence pouvait fournir des développements à la fois plus justes et plus audacieux. Stevenson et Kipling l'ont prouvé, — et beaucoup d'autres.

Du moins la forme, le rythme, l'équilibre, la matière photogénique, tout dans *L'Homme Inconnu* a une force intérieure de grand style. Et il y a une humanité extraordinaire dans l'expression des sentiments. Les spectateurs de la présentation en étaient enthousiasmés.

Le metteur en scène de *L'Homme Inconnu* est un maître. Notez la scène de l'élection du maire. Notez l'admirable scène du retour : c'est une sorte de chef-d'œuvre. Enfin le final — le départ de l'homme inutile — est, dans sa sobriété, d'une puissance et d'un éclat rarement rencontrés au cinéma, même au cinéma américain.

Une interprétation sans reproche. Des décors sans faute. Des lumières et une photographie tout à fait supérieures.

C'est un film.

Le Gosse (The Kid).

De la meilleure foi du monde, les personnes qui ne voient en Chaplin qu'un pitre, vous assureront dans quelques mois que c'est le plus grand comédien moderne, et qu'elles l'ont toujours dit.

Je ne veux pas hurler avec les loups et crier haro sur le bouffon. La plèbe ingrate fuit les tragédiens, se vautre dans le rire — n'importe lequel, et le pire au besoin — mais après quoi, dessaoûlée, elle le fouaille d'un mépris supérieur. *J'ai bien ri, sacré pitre ! mais que tu es idiot !!!* Ah ! pourquoi tout un chacun ne déclame-t-il pas cela devant son armoire à glace ? La lâcheté de l'homme qui a ri est basse, voyez-vous, Footitt, inventeur d'ironie, meurt presque oublié, et le vieux cabot essoufflé qui gueule *La fille de Roland* depuis quarante ans crèvera dans les honneurs et entouré du respect de tous ces braves gens qui lui préféreraient pourtant la farce ardente du clown.

Le cas de Chaplin est autre. Chez nous le cinéma est, — le gouverne-

ment lui-même vous le dira, — un jouet d'enfant. Ses as ne sont que baladins. Et Chaplin — qui ça, Chaplin ? On dit « Charlot », voyons — est un pitre. Certes, l'esprit simpliste de la foule ramène tout à la première impression, c'est-à-dire ici aux tartes à la crème, aux coups de pied au cul, aux cascades ingénues. Il est donc bien regrettable que les loueurs continuent de produire les anciennes bandes de Chaplin pêle-mêle avec *Charlie soldat*, *Sunnyside*, *Une vie de chien*. Ils ne comprennent pas quel tort ils se font commercialement et moralement.

La force du talent finira bien par arranger les choses. Et quand toute la France aura vu *Le Gosse* pendant six mois, croyez bien qu'on se laissera moins tromper par les affiches. *Le Gosse*, pall-mall de Dickens et de Rabelais, aura des frères sans doute et durera comme Panurge et Olivier Twist, et ne plaira pas qu'aux bébés et aux imbéciles. Il imposera profondément Chaplin, premier comédien de ce temps.

LOUIS DELLUC.



JEAN DEHELLY dans *Le Messager de la Victoire*
composition lyrique et cinégraphique de Jean Nougues, représentée au Gaumont-Palace

Nouveaux Dessins Animés

Il est assez remarquable que, vu l'étendue prise par l'industrie cinématographique en France, si peu de personnes aient compris l'importance du dessin comme auxiliaire du film.

En ce qui concerne les dessins animés, jusqu'ici nous avons vu le marché français se laisser monopoliser par les productions américaines. Depuis longtemps une grande maison américaine s'est occupée de dessins animés, mais ces dessins étant faits uniquement au goût américain n'ont eu qu'un succès relatif en France et dans les pays latins. La raison provient peut-être de ce que le côté artistique avait été trop négligé pour rehausser davantage les effets comiques.

Sans doute on aime le film comique en France du moment qu'il ne devient pas illogique. Partant de là, il nous a semblé nécessaire d'essayer de combler cette lacune et nous devions tâcher de réaliser par le moyen du dessin ce que l'on peut obtenir avec une comédie ordinaire.

Pour arriver à ce résultat, il a fallu mettre de côté le système de cartons avec lesquels on a fabriqué

les dessins animés jusqu'ici et de trouver un procédé qui puisse nous permettre de travailler sur ce que nous devons appeler les décors. Nos personnages se meuvent exactement comme un comédien sur la scène qui joue devant un paysage en bois ou en carton, avec la seule différence que nos acteurs sont en papier sur des décors en papiers.

Combien y a-t-il de personnes qui savent le nombre de mouvements enregistrés par seconde par l'appareil de prise de vues ? A-t-on jamais supposé que pour un ensemble de mouvements tels que ceux exécutés par un homme qui marche, il faut seize dessins pour lui permettre d'avancer son pied gauche devant son pied droit ? Il suffira d'un simple petit calcul d'arithmétique pour connaître le nombre de dessins nécessaires pour faire un film de deux cents mètres.

Nous arrivons donc à la réalisation parfaite des mouvements, mais comme nous retirons par cette réalisation même le côté essentiellement comique que nous donnaient les mouvements saccadés des films amé-

ricains, nous avons mis à la place la comédie naturelle que nous donne un personnage comique vivant.

Le succès obtenu par nos premières créations de dessins animés *Les Rêves d'Onésime* (1) nous ont montré qu'il était possible de développer par le moyen du dessin n'importe quel thème, mais qu'il était préférable de traiter des sujets qu'il était impossible d'obtenir par le film. C'est ainsi que nous avons imaginé d'interpréter en comédies dessinées *Les voyages de Gulliver*.

Gulliver arrive par des circonstances que tout le monde connaît dans un pays où les hommes sont des nains, hauts de six pouces. Voici donc un sujet admirable pour démontrer la possibilité du dessin dans le cinéma. C'est au public de juger si cette réalisation a été réussie ou non, mais quelle que soit la réception faite aux *Voyages de Gulliver*, en comédies dessinées, il est indiscutable qu'elles représentent un progrès considérable sur les dessins animés connus jusqu'à ce jour.

HAYES.

(1) Victor Marcel Productions.

Le Peintre au Cinéma

LE PEINTRE. — Il faut vous louer de nous donner sur l'écran le style de toutes ces choses manufacturées de la vie que nous n'osons pas encore peindre.

Le Koran interdisait la reproduction de l'apparence humaine. Une défense plus stricte aujourd'hui nous arrête au seuil de ces valeurs nouvelles : machine à écrire, pushing-ball, radiateur, ascenseur, rasoir mécanique.

LE CINÉISTE. — Le Cinéma lui-même hésite, en s'empêtrant dans des histoires de faits-divers à restituer la beauté vierge des trois nécessités de la vie moderne : les usines, les gares et les grands magasins : Nous continuons, comme les peintres, à disposer trois pommes sur une assiette et deux fesses sur un canapé.

LE PEINTRE. — C'est que, plastiquement, le sujet lui-même importe peu au-delà de la raison du symbole : pipes, litres, espagnoles, acrobates au choix le plus récent. C'est une trame brute de volume et de couleur sur quoi se brode toute une réalité spirituelle. La moindre toile du moindre peintre concentre à fleur de pinceau un inconscient d'inexprimé : nostalgies de musée, ambiance du café du coin, affiches-sourires de Bébé-Cadum, étalages de modistes.

Ce totalisme devient odieux s'il est conscient et organisé. Mais comme source pure d'émotion la tragédie de l'insignifiant est à la base de tout chef-d'œuvre.

LE CINÉISTE. — Vous n'arriverez jamais à démontrer aux aveugles qu'on peut auréoler de lyrisme le texte le

plus commun. Actualité de la semaine. Inauguration du Concours Lépine par M. Millerand.

LE PEINTRE. — Le hasard qui peut présider aux choix du symbole n'élimine pas la nécessité de composer. Il n'y a d'art que dans la composition. La figuration officielle ne peut vous aider en ceci. Le Président de la République marche comme tout le monde car il n'a pas appris à marcher suivant le rythme du Président synthétique.

LE CINÉISTE. — L'éducation photogénique, malheureusement, n'est pas encore obligatoire. Mais il est une autre formule qui peut transmuter en œuvre d'art ce thème imposé : Inauguration du Concours Lépine.

Il n'est pas de chose, si humble soit-elle, qui ne renferme en elle une

possibilité de beauté, à condition de l'envisager sous un certain angle. Angle esthétique de la vision dont le sommet tombe au centre de gravité (même s'il s'agit d'un film comique) de la scène à recréer. C'est un esprit géométrique qui doit satisfaire votre esthétique cubiste.

LE PEINTRE. — Nous arriverons toujours, mon cher, à nous mettre d'accord par un simple travail de triangulation. Tout peintre a dans le cœur un sculpteur qui sommeille. Le Cinéiste, en ce sens, peut aussi être dit cubiste. L'adjectif dépasse d'ailleurs aujourd'hui l'usage mesquin d'étiquette-école. Injure ou compliment suivant la rive droite ou gauche.

LE CINÉISTE. — Compliment d'orfèvre. En résumé, en peinture comme à l'écran le sujet est un prétexte qui ne vaut que par le mode d'emploi.

LE PEINTRE. — Evidemment. Georges Braque, Juan Gris et le grand Picasso avec les mêmes éléments simples réalisent des valeurs plastiques totalement différentes. Les Cinéistes de demain dégageront peu à peu les règles du scénario-modèle sur lesquels s'échafauderont les jeux de lumière.

Je ne crois pas qu'il faille chercher très loin. Le mauvais goût a créé pour l'écran des types utiles : le cowboy, la femme-vampire, le japonais qui nous semblent encore odieux parce qu'il n'ont pas trouvé le rythme de leur transposition comme les personnages éternels de la Comédie italienne. Ces types arriveront à réaliser une beauté que nous entrevoyons déjà. Il y a en eux une fatalité qui finira par dépasser l'emploi ridicule auquel les condamnent ceux qui ont cru les inventer. L'écran a ses lois mystérieuses comme la toile du peintre. Il faut les subir pour mieux les asservir à sa fantaisie, si l'on veut faire une œuvre durable.

Et surtout éviter de s'empoisonner de littérature. La peinture est de la peinture. Le cinéma du cinéma.

LE CINÉISTE. — C'est qu'il est très difficile de se convaincre que le meilleur moyen de se faire remarquer est de s'habiller comme tout le monde et humiliant de prétendre appliquer en art le fameux principe politique : n'importe qui, étant bon à n'importe quoi...

LE PEINTRE. — N'importe quoi, mais pas n'importe qui. Le jazz-band ne vaut rien sans un bon drummer.

JEAN-FRANCIS LAGLENNE.

L'ART DU CINÉMA par CHARLES CHAPLIN

Il est dans la vie d'un homme des épisodes dont le temps ne peut effacer le souvenir. Les applaudissements qui accueillirent mon dernier film : *le Gosse*, lorsqu'il fut présenté récemment dans la salle du Trocadéro, et surtout la cordialité avec laquelle je fus reçu partout depuis mon arrivée en France, constituent une des plus belles émotions de ma vie. Car pour un artiste étranger, quel que soit son succès au cours de ses randonnées à travers le monde, il lui reste à connaître l'inoubliable sensation d'être apprécié par un auditoire composé de Français qui savent mettre dans leurs applaudissements plus que de la satisfaction, quelque chose qui ressemble fort à de l'affection.

Ah ! oui, les Français ont une façon personnelle de manifester leur appréciation d'une œuvre qui leur semble bien réalisée, et ils le font d'une manière qui touche ceux auxquels elle s'adresse à leur en faire venir les larmes aux yeux et à gonfler leur cœur de bonheur et de reconnaissance. Et maintenant, avant mon départ, je me demande ce que je pourrais bien faire ce que je pourrais laisser derrière moi pour tout ce que j'emporte de souvenirs qui, toujours, me seront chers au cœur.



Je ne saurais, peuple de France, mieux te témoigner ma gratitude, m'assurer-t-on, qu'en répondant à la question que m'a posée mon ami Cami : « Pourquoi les progrès de l'art cinématographique français sem-

blent-ils si lents en comparaison du cinématographe américain ? »

Et d'abord, vous savez, n'est-ce pas, que j'aime votre pays et tout ce qui le constitue ? Alors, je veux parler franchement, sans crainte d'être mal compris, comme le ferait tout étranger qui a deux patries, « la sienne et puis la France. » Eh bien, voici :

D'abord, laissez-moi vous dire que la question de Cami ne regarde pas seulement la France et l'Amérique, mais bien plutôt l'Europe tout entière ; car s'il y a lenteur dans le progrès de l'art du cinéma du vieux monde, ceci n'est pas imputable aux seuls directeurs cinématographiques français, mais à ceux de tous les pays de ce côté de l'Atlantique, à l'exception, peut-être, des Scandinaves et des Italiens qui semblent avoir apporté un plus grand soin à la composition des scénarios, à leur mise en scène et, par-dessus tout, à la pratique de cet art indispensable en la matière : la photographie.

Il fut un temps où, en France, tout film américain était considéré comme très supérieur aux films européens. On m'a dit que, entre autres, un film intitulé : *Forfaiture* eut un grand retentissement ici et que d'autres films créés par mes amis Douglas Fairbanks, Mary Pickford, Lilian Gish, William Hart et d'autres furent très appréciés partout où on les présenta. Mais on m'a dit aussi que maintenant, alors même que leurs qualités photographiques et scéniques sont toujours hautement appréciées, les films américains sont moins en faveur, que la puérilité apparente de leurs scénarios fait sourire et que si ce n'était la personnalité d'interprètes auxquels vous accordez tant de bontés avec tant d'indulgence, nos films ne seraient peut-être plus aussi courus.

Cela tient sans doute à ce qu'en France on semble donner une préférence très marquée aux films tirés d'œuvres littéraires connues, et cela même est probablement dû au fait qu'en Europe on n'a pas encore universellement compris que l'art cinématographique est indépendant de l'art dramatique tel qu'il constitue le

théâtre, et de la littérature classique. Voilà pourquoi peut-être tant d'auteurs de scénarios se bornent à couvrir dans de longs romans et à adapter ces bribes éparses à l'écran, plutôt que de créer de toutes pièces une œuvre adéquate à l'écran.

J'ai la conviction que c'est là une des raisons principales du progrès en apparence lent de cet art en Europe. Vos metteurs en scènes — pas tous, mais beaucoup — s'appuient un peu trop sur une vieille littérature qui, si elle est claire et délectable à la lecture, devient plus ou moins abstraite et fatigante lorsqu'elle se manifeste par l'écran. Car il est évident que quel que soit le soin apporté à la rédaction des légendes accompagnant les images projetées sur la toile, elles n'ont pas un intérêt descriptif suffisant pour rendre la valeur, dans tous ses détails, d'une œuvre de Balzac, de Victor Hugo ou d'Alexandre Dumas par exemple.



Si je veux lire un livre, je préfère m'installer dans un bon fauteuil au coin de mon feu, une pipe entre les dents, mon chien à mes pieds et, à la portée de ma main, un verre de... quelque chose, plutôt que de passer trois heures dans une salle, inconfortablement assis, pour lire des bribes fugitives d'un livre que j'ai probablement lu dans ma jeunesse dans des circonstances plus propices à me le faire apprécier.

Aux Etats-Unis, nous pensons que l'art cinématographique est un assemblage de manifestations scientifiques des temps actuels. Nous croyons qu'il doit s'exprimer avant tout par de l'action, du mouvement destiné à remplacer pour les yeux ce qu'est au théâtre la parole pour l'oreille. Nous le voyons plutôt visuel qu'intellectuel. Nous essayons de faire du cinéma une récréation pour la vue et, par elle, pour l'imagination plutôt

que de contraindre le spectateur à un effort mental qui le fatiguerait. Dans ce but nous essayons de faire du cinématographe une spécialité bien affirmée. Nous évitons de couper et d'adapter à l'écran d'importantes œuvres littéraires. Nous créons tout simplement des scénarios qui expriment notre vie quotidienne qui se traduit par de l'action. Peut-être en mettons-nous quelquefois trop, mais qui peut le plus peut le moins, et peut-être que graduellement nous arriverons à une juste mesure.

Et puis nous ne nous contentons pas de placer devant l'appareil du photographe des célébrités de l'art dramatique, comme cela semble être le cas en Europe et plus particulièrement en France. Chez nous des gens se sont spécialisés pour l'écran et on les croit mieux adaptés à la pratique de cet art large, aux coudées franches qu'est le cinéma, que les plus grandes étoiles de la scène théâtrale.

Nous concevons fort bien que, pour des raisons identiques, ceux de nos artistes de l'écran qui vous plaisent pour l'habileté avec laquelle ils se servent de leurs mains, de leurs jambes et de leurs traits mobiles, seraient, sans doute, moins amusants ou moins gracieux, si, devant joindre la parole au geste, limités par l'exiguïté d'une scène sur laquelle sont braqués des milliers d'yeux, ils paraissaient devant vous gauches et gênés dans les entournures. A chacun son métier, comme vous dites. Chacun à sa place... les films seront bien tournés !

Pour me résumer, je crois pouvoir dire qu'en Europe le cinéma souffre de trop d'art dans le sens le plus intellectuel du mot et de pas assez d'art dans son sens technique. Je m'explique.

On prend une œuvre classique qui est pavée d'art d'un bout à l'autre. On choisit ensuite, pour la rendre visuelle, les artistes les plus renommés de l'Opéra, des grands théâtres, des artistes dont les noms encore sont synonymes d'art. Or, il me semble que tout cet art devrait être scindé et que seule devrait être conservée la portion nécessaire pour donner à l'ensemble du film ce cachet artistique qu'en France, mieux que partout ailleurs, on sait donner à toutes choses. Et puis, on devrait faire un effort plus grand vers un choix plus rigoureux des sites où se déroule l'action, dans la pratique des éclairages, de la photographie et de

la mise en scène. Il faudrait que l'on s'efforce d'atteindre un degré plus haut dans l'application de la technique, au lieu de chercher presque avant tout à grouper sur une affiche des noms flamboyants d'artistes célèbres... au théâtre.



Je vous supplie de me pardonner si j'ai été trop franc et par conséquent un peu brutal dans l'exposé de mes opinions qui, d'ailleurs, sont celles de beaucoup de Français du métier qui s'intéressent à l'avenir de votre art cinématographique. Je l'ai fait en service commandé !

Et maintenant, je tiens à réfuter une opinion souvent émise devant moi depuis que je suis en France. On dit : « Il n'est pas surprenant que des films américains montés à coup de centaines de milliers de dollars soient quelquefois plus beaux que les films faits en Europe, où leurs créateurs n'ont pas à leur disposition les capitaux leur permettant de s'adonner à une telle prodigalité. » Laissez-moi répondre que ce n'est pas seulement parce qu'ils font donner la légion des dollars que les spécialistes américains atteignent quelquefois leur but. C'est aussi parce qu'ils dépensent l'argent à bon escient. C'est surtout, parce qu'ils ont fait de leur art une grande industrie soigneusement étudiée et développée au même titre que n'importe quelle autre grande industrie dont le progrès dépend essentiellement du groupement des meilleurs ingénieurs, des meilleurs contremaîtres, des plus habiles ouvriers et du plus parfait outillage que l'argent puisse acheter.

Et maintenant, chers amis de France, merci encore pour la chaude hospitalité dont vous m'avez honoré et dont je vous promets d'abuser dans l'avenir. Car je reviendrai, je reviendrai !

CHARLES CHAPLIN

DERRIÈRE L'ÉCRAN

FRANCE

Le baryton Renaud qui a fait une belle carrière à l'Opéra, débute à l'écran dans le prochain film d'Henry Roussel: *Vérité* avec Emmy Lynn.

Trois réalisateurs cinégraphiques Germaine Dulac, René Le Somptier et Henri Fescourt viennent de s'associer sous la raison sociale « Union cinématographique Française ». Leur commun administrateur sera M. Ratibonne.

Nos lecteurs auront rectifié d'eux-mêmes l'annonce des films Triomphe dans le numéro 24 qui se rétablit ainsi: 1° *Le colonel du Kentucky*, drame d'amour et d'aventures; 2° *La Chanterelle*, comédie dramatique avec Bessie Barriscale.

Réparons l'erreur commise dans notre dernier numéro au sujet de Lili Samuel. La spirituelle interprète du *Tonnerre* est née en 1894 et non en 1893.

Les matinées de Cinéma.

Les cinéastes se réjouiront de cet essai de spectacles cinégraphiques dont le premier — fixé au lundi 14 novembre, à 2 h. 30, au Cinéma du Colisée — comportera, avec d'originales attractions, le fameux film *Le cabinet du docteur Caligari*, qui vient de faire courir tout New-York et qui n'a pas encore été vu en France.

Prix des places: loge, 20 fr.; orchestre, 10 fr.; balcon, 5 francs.

La location est ouverte au Colisée, 38, Champs-Élysées.

SUÈDE

Il n'est pas nécessaire d'indiquer le nom de tous les films de Victor Sjöström, mais il faut se souvenir qu'il a été autant acteur que créateur dans *Berg-Eyvind*, *Terge Vigen*, et plusieurs autres; il a incarné l'unité idéale du film comme auteur, directeur et acteur; mais par exemple, dans le film de Selma Lagerlöf, *Le testament du Seigneur*, il n'a été que régisseur, et dans les films de Graal, simplement acteur, et dans le *Monastère de Sendormir*, il a été organisateur et metteur en scène.

Comme directeur, il a une qualité inestimable; il sait tirer de ses collaborateurs tout ce qu'ils ont de mieux à donner; il ne se laisse pas rebuter, il ne s'abat pas, il le leur arrache prudemment.

C'est l'impression, entre autres, de Harriet Bosse, quand elle a raconté sa première incertitude devant l'appareil. Cette qualité de chef doit être une des plus importantes d'un directeur, c'est-à-dire de les faire vivre de leur mieux et quand il a bien réussi avec les études et la mise en scène,



GEORGES K. ARTHUR
dans *Kipps* (Stoll Picture Prod.)

et mille autres travaux préparatoires, alors il jette son veston et entre lui-même en scène au dernier moment, jouant les rôles qui lui ont donné une renommée.

Cette saison, Victor Sjöström a deux grandes choses à son actif, *Korkarlen*, *La charrette fantôme*, de Selma Lagerlöf et *Masterman*, de Hjalmar Bergman.

Il ne produit pas beaucoup, mais avec la vitesse de travail qu'il possède, il a obtenu pour lui et pour ses deux films suédois un résultat tellement bon qu'on peut dire que c'est

par son mérite que le film suédois a, dès le commencement, rempli une place de premier ordre dans le monde.

Il fut le premier parmi les plus éminents directeurs de films suédois et il continue toujours son chemin.

ANGLETERRE

Gros succès pour *The God of Luck* (*le Dieu du Hasard*), que Gaumont Ltd vient de distribuer. Le film passe dans les établissements les plus sélects de Londres: le Marble Arch, le New-Gallery, etc., comme attraction spéciale. On fait d'ailleurs queue pour le voir. Gaby Deslys y est acclamée comme l'une des plus fascinantes actrices françaises de l'écran. Hélas!

La dernière production de M. M. Elvey *the Romance of Westdale* est à présent achevée. Mlle Valya et Milton Rosmer, les deux principaux interprètes seront également de compagnie les protagonistes de la prochaine réalisation du même producteur *les Amis Passionnés*, adaptée de la nouvelle de H. G. Wells.

J'apprends de bonne source que l'International Artists Film Co ira tourner prochainement en France. Sa première production *The Night Hawk*, mise en scène par M. J. Glid-don, aura probablement un « run » à l'Alhambra.

Voici une innovation à laquelle on ne peut qu'applaudir: Sir Oswald Stoll a engagé spécialement Miss Kathleen Mason pour juger les films de sa compagnie et ceux présentés dans ses théâtres du point de vue strictement « spectateur ». Ceci, afin de pouvoir modifier et améliorer en conséquence leur présentation.

Gageons que Miss K. Mason pour remplir sa mission, n'ira pas se cacher dans l'ombre d'une baignoire, ou s'épanouir dans une avant-scène. Serait-ce un truisme d'avancer que c'est bien « d'en haut » que nous vient la lumière. Oh! oui, qui dira les premiers torts de la foule?

La dernière réalisation de L. Mercanton, *Phroso*, est présentée par la Gaumont Ltd, à l'Alhambra, le 25 cou-

rant. Production cosmopolite s'il en fut. L. Mercanton a bien fait la part des choses, je veux dire celle des continents: l'interprétation comprend un anglais, une américaine, trois français, deux grecs, etc., le reste à l'avenant. L'opérateur est un russe. Chaque pays, sans doute, reconnaîtra les siens. Voici un film auquel Mme de Thèbes eut prédit sans doute un succès universel.

A propos, l'intérêt universel d'un film ne résiderait-il pas surtout dans son essence, et non seulement dans son extériorisation. Je viens, par exemple, d'assister à une présentation intime du *Pupet Man*, mis en scène par F. Crane. Celui-ci touchera à peu près tous les milieux, sauf dans les contrées sauvages. Bien qu'il tende quelque peu vers le mélodrame, il reste cependant attachant. Et puis le cirque, les clowns, la grand'route, des musiques, des paillettes, le charme opère... La petite Marie Belloci est, par ailleurs, un gamin charmant.

Pathé Frères Ltd, a présenté au London Pavillon *Peck's Bad Boy*, film dans lequel Jackie Coogan, le désormais célèbre partenaire de Charlie Chaplin dans le *Gosse*, tient le principal rôle. Bon film. Lire: film qui plaira à toutes les familles, dans tous les milieux. Little Coogan soutient dignement sa réputation, celle qu'il a, et celle qu'une publicité habile lui valut. Celle-ci, d'ailleurs, n'a rien dit de trop. Bon exemple, qui mérite d'être signalé... et suivi.

Avec toute l'inconsciente ardeur de la jeunesse, l'excellent petit acteur supporte allègrement le fardeau invraisemblable qui lui fut dévolu: animer de sa minuscule personnalité un long film dédié aux grandes personnes. Il y réussit, et sans efforts, car ce qu'il a de plus prodigieux en lui, c'est son aisance inaltérable, ce qu'il a de moins précoce, c'est le métier. Six années, il est vrai, sont une circonstance atténuante. Pas le moindre soupçon de cabotinerie. Son jeu — si l'on peut dire — est vivant, clair, sans malice d'aucune sorte. Ses mines, ses expressions nous révèlent l'âme qui l'habite, tour à tour douloureuse, naïve, maligne, ravie, toujours et surtout avide d'une offrande, avec une instantanéité qui nous émeut sans apprêt, et qui confond. Aucun truc. Aucune tricherie. Jackie

Coogan se donne tout entier, sans arrière-pensée dans chacune de ses scènes. Il se meut, rit, plaisante, gamine, agit avec une désinvolture ignorante de l'art de plaire. Puisse-t-il l'ignorer longtemps. Nous sommes mieux qu'amusés, séduits par cette grâce adorable de l'enfance en laquelle tous communieront. Qui de nous ne fera pas alors secrètement quelque vœu involontaire.

L'histoire... mais est-il besoin de la raconter? Il nous suffit qu'elle soit une succession de tableaux qu'un enfant emplit d'une subtile et prenante humanité. Certaines scènes sont peut-



MARIE-THÉRÈSE DÉCOSSE

Une des plus intéressantes nouvelles venues à l'écran, dont nous verrons les souples qualités dans les prochains films de Pierre Colombier, Léon Poirier, René Leprince.

être forcées. D'autres sont peut-être inutiles. Qu'importe, après tout. Le charme n'en subsiste pas moins. J'en ai retenu particulièrement certain beau rire et quelques vers délicieux de Mme A. Daudet ont chanté dans ma mémoire: riez les blonds enfantelets aux bouchettes de lins sauvage... Ce fut comme une vision d'un bonheur, dont je ne savais plus trop s'il était encore de ce monde. A présent, je sais bien que sans le cinéma quelque chose nous eut manqué. Et voici, bien humblement, mon los.

A. F. ROSE.

AMÉRIQUE

La réputation de Marguerite Clark au Cinéma est née de ses succès répétés dans les genres les plus variés. Depuis quelques temps, Marguerite Clark s'est spécialisée dans la comédie légère, ayant en même temps un côté sentimental et romanesque. Marguerite Clark divertit les spectateurs. Quand un film avec cette gracieuse artiste est affiché, le public sait qu'en la voyant il oubliera ses soucis, tant la personnalité vive et enjouée de la petite étoile le réjouit.

Le sujet de *Daisy mariée* est bien fait pour mettre en valeur le talent de Marguerite Clark. Il est original, plein de scènes inattendues qui font fuser les rires.

Dès le premier film tourné par Marguerite Clark, les qualités physiques ainsi que le talent de cette charmante comédienne ont été consacrés. A New-York, et particulièrement à Broadway, on cite Marguerite Clark comme le plus agréable remède contre la tristesse et la neurasthénie.

Harrison Ford, que vous avez déjà applaudi dans *Un mari pour un dollar*, au côtés de Wallace Reid, joue le principal rôle masculin de *Daisy mariée*. Il personnifie le jeune époux, beau garçon, content de lui-même et qui s' imagine que toutes les femmes sont faciles à conquérir. Au cours du film, Marguerite Clark lui démontrera le contraire ce qui donnera lieu, comme on peut le prévoir, aux scènes les plus amusantes et à un dénouement imprévu.

Citons parmi les autres interprètes, Rodney la Rocque, Helen Greene, qui dans des rôles importants, bien que de second plan, sont d'excellents artistes. N'oublions pas Kid Broad, le champion de boxe bien connu qui a définitivement abandonné le ring pour le cinéma. Dans *Daisy mariée*, Kid Broad en est à son dix-neuvième film.

Toutes les jeunes filles voudront voir *Daisy mariée* et les jeunes épouses voudront faire voir ce film à leurs maris auxquels elles montreront la façon plaisante et spirituelle dont Marguerite Clark donne une leçon à son jeune époux qui croyait, maintenant qu'il l'avait pour femme après une conquête si facile, qu'il n'avait plus rien à faire pour lui

plaire. Non seulement il verra sa femme lui échapper, mais encore, après bien des péripéties, il devra payer 5.000 dollars pour la ravoïr ! Et il devra s'estimer bien heureux de la retrouver à de si bonnes conditions !

Ann Forrest est la modestie en personne.

Elle nous disait un jour, très sérieusement : « Si je pouvais me permettre, après les petits succès que j'ai pu remporter, de donner un conseil aux débutants, je leur dirai qu'au cinéma les protections et la chance ne comptent pas. Le travail seul est nécessaire pour y faire fortune. Je suis arrivée ici sans connaître personne. Je parlais à peine anglais ! J'ai toujours vécu aux environs de Los Angeles et tous mes amis d'aujourd'hui sont des professionnels du cinéma. Eh bien, je puis affirmer

« qu'aucun d'eux n'est arrivé au succès autrement que par beaucoup de travail et de persévérance.

« Il a pu se présenter des exemples isolés d'artistes qui ont été favorisés pour entrer dans la carrière cinématographique, mais une fois qu'ils y ont été, ils ont du s'y donner corps et âme pour y rester.

« Les neuf-dixièmes des artistes arrivés au cinéma ont du travailler bien plus pour atteindre la position qu'ils occupent que le petit garçon de bureau, dont on nous raconte l'histoire merveilleuse dans les magazines et qui, d'avancements en avancements, est devenu le Directeur de la Société où il a débuté ».

ITALIE

Marcel Lévesque est à Rome où il tourne *La Dame de chez Maxim's*, avec Pina Menichelli.



Mlle MARY HARALD
l'interprète de *Tib-Minh* et des *Mains Flétries*

Les Présentations

La femme et le Pantin.

Conchita la cigarière, danseuse ensuite, prête à se donner à l'officier qu'elle aime, et toujours se reprenant et toujours s'amusant de lui comme d'un pantin, est un caractère qui ne se connaît pas. Le film tiré de la pièce que le roman de M. Pierre Louys a inspiré, précise ce tempérament à travers une intrigue simplement dramatique. Séville en fête, la maison de danse de Cadix, le Palacio que Mateo a donné à Conchita, la grille derrière laquelle elle se joue si formidablement de l'homme, autant de décors où se situent des scènes justement traduites... mais il y a une minute inoubliable qui élève ce film : celle où Mateo, au paroxysme de sa colère et bafoué, brutalise Conchita ; aussitôt il est stupéfié : « Moi, moi, j'ai frappé une femme ! » Et elle, heureuse, sourit en l'étreignant.

Géraldine Farrar, jusque là merveilleuse de brio, de souplesse, d'assurance, justifie alors une pleine admiration et Lou Tellegen se prouve, dans la même scène, son digne partenaire.

La Vierge folle.

La pièce de M. Bataille, allongée, trop. Rien de cinématographique. Relativement sobre, Maria Jacobini. Le monsieur qui joue le père Charance a une belle barbe, un front qui marche. Film italien.

Carnaval.

Venises, fêtes et gondoles, belles photographies. Un grand tragédien, mari d'une grande tragédienne, finit par jouer sérieusement le rôle d'Othello. Pourtant, elle l'aime, mais pourquoi le ciel, l'eau, enfin l'atmosphère ne le rendaient-ils pas plus romanesque et romantique ? Simonetta ne va pas jusqu'à l'adultère et l'acteur enfin comprend. Qu'ils s'embrassent.

Fauvette.

Commence (un peu) comme *Champi-Tortu* et finit (tout à fait) comme du Capus. Une femme, traitée mal par ses beaux-parents dont l'influence grandit sur leur fils, subit toutes avanies. Son mari, malheureux, part et va s'enivrer. Elle est femme de lettres, a des succès, lui, avocat, finit par en avoir aussi. Qu'ils s'embrassent.

Sa Dette.

L'homme a été soigné par une belle jeune fille. Il paie sa dette en lui laissant le fiancé qui a voulu le tuer, lui, et pourtant il aime cette femme. C'est trop long. Hayakawa a de brèves occasions là, d'affirmer son tempérament et la mobilité de sa figure.

Le Sorcier jaune.

Le troisième film allemand présenté comme tel. Comme les deux autres, il veut être américain, — ou international. Alors il n'est rien qu'une histoire pauvre, pâlotte, falote...

L'Occasion.

Un riche industriel ne veut pas connaître la femme de son fils prodigue. Le jeune couple doit travailler. Lui, cherche un emploi, elle, trouve le sien chez son beau-père dont elle devient sous un nom d'emprunt la dactylographe. Dois-je continuer ? Comptez sur leur bonheur à tous et reconnaissons le métier du metteur en scène, car il a su inciter à la petite émotion et l'acteur qui joue le violent papa est excellent.

Les Morts ne parlent pas.

Roman d'Hornung (l'auteur de *Raffles*), dont une traduction française est annoncée. Sur l'écran, un naufrage ordonné par un scélérat qui veut s'approprier un trésor, ne se souciant pas de la mort de l'équipage. Un roman d'amour. Les morts ne parlent pas, — mais ce n'est pas une réponse à l'enquête de M. Heuzé : « les morts vivent-ils ? »

Le chien des Baskerville.

Après Hornung, son beau-frère, Conan Doyle avec l'un des mystères le plus habilement éclairés par la capacité de déduction de Sherlock Holmes. Un texte copieux, des photographies nettes. Le sujet est raisonnable et raisonné, comment les interprètes s'enflammeraient-ils ?

Le sacrifice de Rio Jim.

Toujours de son allure unique, W. Hart est Rio Jim, le bandit qui meurt pour sauver une enfant qu'il protège d'une amitié forte.

Le Taureau sauvage.

Un cirque, oui, encore. On y engage une petite balayeuse qui aurait voulu danser et, seule, un jour, ayant trouvé un tutu, elle se livre à des pas difficiles ; ses maîtres et d'autres

la surprennent et s'extasient : situation pareille à celle que décrit M. Paul Reboux dans *Maison de danses*. Ensuite ? La petite élevée durement par une vieille qu'elle a abandonnée est la fille d'un lord et en porte la preuve au doigt : anneau. Des gens le savent. Pauvre petite ! Mais un athlète du cirque la protège : Ursus. Inutile de résumer ces cinq épisodes italiens. La danseuse danse très classiquement, l'homme fort tombe un taureau et, dans sa loge, pour se distraire, joue avec des souris blanches : signe de délicatesse.

Pour don Carlos.

Le film commence au moment où, dans la sous-préfecture pyrénéenne, Allegria montre son dévouement à la cause carliste. Le sous-préfet est vite converti, de même sa fiancée. Un sentiment nouveau naît chez Allegria qui, au prix d'un sacrifice, sauve de



MUSIDORA dans *Pour Don Carlos*

Preneste, prisonnier. Les tentatives d'arrestation d'Allegria, dont la tête a été mise à prix ; sa mort qu'elle s'est attirée en se défendant contre les soldats chargés de s'emparer d'elle ; son enterrement immédiat et sans apprêt par un berger carliste offrent heureusement plus d'intérêt que le reste. Mme Musidora a bien joué la dernière scène, — difficile. Il était plus difficile encore de ne pas outrer l'expression et le geste dans le rôle du général. allumé, le talent de M. Tarride y est parvenu.

LUCIEN WAHL.

L'Irlandaise.

Une œuvre charmante dans cette manière anglaise qui insiste parfois

un peu trop sur des détails qu'il faut mettre en relief rapidement et schématiquement. Quelques longueurs, beaucoup de brio, de la race, de la vie et surtout le talent de Pauline Starke, une sorte de Gladys Brockwell, moins puissante et plus ingénue, charmante, animée, émouvante — particulièrement remarquable dans les dernières scènes du film.

La quatrième alliance de dame Marguerite.

Cette comédie suédoise est, visuellement surtout, extraordinaire. Le sens des gris, des blancs, des noirs, est d'un grand peintre du cinéma. Les tons et les pleins se déplacent lumineusement et créent un rythme délicieux. L'esprit français s'accommode mal en principe de ce genre d'ironie réfléchie qu'on trouve dans les farces du Nord. Mais l'ampleur rabelaisienne de cette histoire drôle à suivre et belle à voir s'affirmera fortement. Après le haut style lyrique de la *Charrette fantôme*, ces pages de nette verdure n'ont que plus de prix.

El Dorado.

La grande présentation d'*El Dorado* a confirmé le succès des premières visions. Cette œuvre, riche de tant d'efforts, d'idées et d'intentions, aura la chance de provoquer de longues discussions entre les chercheurs d'images animées. Quant au public, il n'aura qu'à céder au charme de ce fluide poème et au pathétique du drame, où les talents d'Eve Francis et de Jaque Catelain, Marcelle Pradot, Claire Prélia, Philippe Hériot se sont épanouis.

La musique de Marius François Gaillard est intéressante, mais devra être mise au point et surtout être exécutée strictement. LOUIS DELLUC.

Mlle Suzanne d'Astoria, cantatrice de l'Opéra de Monte-Carlo, organise le 5 novembre à 9 h. du soir, salle Pleyel, 22, rue Rochechouart, une grande soirée de gala à la mémoire de César Franck, et en l'honneur de Mlle Marie Prestat, dernier grand prix d'orgue et d'improvisation de la classe du Maître.

Mlle d'Astoria s'est assuré le précieux concours de Mlle M. Prestat, de Mlle A. Guérin-Desjardins, violoniste et de Mlle Lina Chaumont, qui réalisera pour la première fois à Paris ses interprétations plastiques d'œuvres musicales.



SPECTACLES



L'Alhambra se néglige et ses spectacles. Ce furent tour à tour : *Une nuit chez les tziganes*, passablement contrefaite, avec une Efrimova indigne d'elle-même; *Percy Athos et Cie* présentant une certaine « poésie du mouvement » qui avait très peu de mouvement et pas du tout de poésie; le numéro à demi cinématographique et entièrement ennuyeux de *Christian Christensen*; *Rose Amy*, avec une jolie robe, sa voix vrillante et son manque d'entrain; puis, tout de même, *Georgel* et sa facilité sympathique, et l'idolâtrie qu'il fait éclore aux cœurs simples.

Nouveau Théâtre.

Le nouveau spectacle d'Irénée Mauge se signale par *L'Exécution* et *Le Retour d'Imray*. Le premier ouvrage, dû à une collaboration inattendue : Henri Monnier et Isabelle Fusier, est d'un comique souvent âpre, mais qui reste livresque. Il y a bien le bonhomme Barencey et cette Jeanne Fusier si plaisante dans les rôles accentués, mais les deux petits tableaux imposent imparfaitement leur caractère et leur qualité. Le charmant « On guillotine pas en bonnet, ça c'est jamais vu » passe presque inaperçu. Mais l'idée est originale.

Le Retour d'Imray est, d'après Kipling, par E. M. Laumann, dont la

célèbre adaptation de *La maison Usher* avait peut-être plus de poésie, un mystère plus élevé que ces deux actes-ci.

Pourtant leur atmosphère suffocante prend à la gorge, leur mouvement quasi-musclé entraîne. Et le principe est fort intéressant de ce drame qui a à sa clé un crime d'autant plus troublant que l'étroitesse de sa psychologie est disproportionnée aux conséquences qu'il élargit dans la pensée. Il en résulte une certaine grandeur. Auprès de Jacques Ferréol, simple, frémissant, Constant-Rémy donne une belle impression de sa personnalité : voix, stature, autorité mieux que solides : métalliques. R. PAYELLE.



NERMAN

EL DORADO

paraît en Librairie

« C'est un luxueux volume édité par "La Lampe merveilleuse", 29, Boulevard Malesherbes et enrichi de nombreuses photographies prises dans le film. »
« C'est la mise en roman par Raymond Payelle, du "Mélodrame" de Marcel L'Herbier qui passe dans les salles à partir du 28 octobre.

Prix : 3 francs 75
En vente partout

BONSOIR

Vous dira quels sont les bons soirs du cinéma. Si vous aimez le cinéma, vous aimez

BONSOIR

A partir du 4 Novembre, le film de Charles CHAPLIN, "LE GOSSE" (The Kid) passera en exclusivité dans les établissements suivants :

Ciné Max Linder, 24, Boulevard Poissonnière.

Tivoli-Palace, 17, Faubourg du Temple.

Palais-Rochecouart, 56, Boulevard Rochecouart.

Demours-Palace, 7, rue Demours.

Montrouge-Palace, 73, Avenue d'Orléans.

Voltaire-Palace, Rue de la Roquette.

Grenelle-Aubert-Palace, 122, Rue du Théâtre.

THÉÂTRE DU COLISÉE CINÉMA

38, Av. des Champs Élysées, 38

Direction : P. MALLEVILLE Téléphone : ELYSÉE 29-46

Aux Publications Filma
3, Boulevard des Capucines, 3

va paraître bientôt

LE TOUT CINÉMA

annuaire général illustré du monde cinématographique

ROBES

LINGERIE

MARIO FRANCIS
BONNETIER

15, Rue Washington (Champs-Élysées), Paris
Tél. : Élysées 17-36 Métro : Georges V

Neuvième Edition

LA SIRÈNE A ÉDITÉ La Jungle du Cinéma

Neuvième Edition

PHOTOGRAPHIE D'ART

HENRI CASTÉRA
51, Rue de Clichy, 51

The Kinematograph WEEKLY

est la meilleure publication anglaise, en vertu de la sûreté de ses informations et de l'impartialité de ses comptes-rendus. Il est aussi le meilleur agent de publicité pour tout ce qui concerne l'industrie

cinématographique en Angleterre

The Cinema

hebdomadaire

Le plus important organe de l'industrie cinématographique à travers le monde.

La plus large circulation.

La plus grande influence.

30, Gerrard Street, 30
LONDRES W



EN VENTE PARTOUT :
la vie et le roman du fameux humoriste
CHARLOT
ses aventures, ses débuts pittoresques, ses idées, ses projets, ses amis, ses confidences. Un beau volume illustré de nombreuses photos.
Prix 6 fr. l'envoi franco contre mandat postal adressé à M. DE BRUNOFF, Éditeur, 12, Rue Louis-le-Grand, Paris

Sur la table de Charlie Chaplin, au Claridge, j'ai vu ce livre vert, coupé et qui est plus, annoté par le grand artiste si magnifiquement portraicturé, si heureusement décrit, si finement analysé par l'auteur de *Fèvre* et de *La Fête espagnole*. Louis Delluc présente dans sa biographie de Charlot un Charlot tel qu'il est, tel qu'il s'est vu et tel qu'il se raconte.

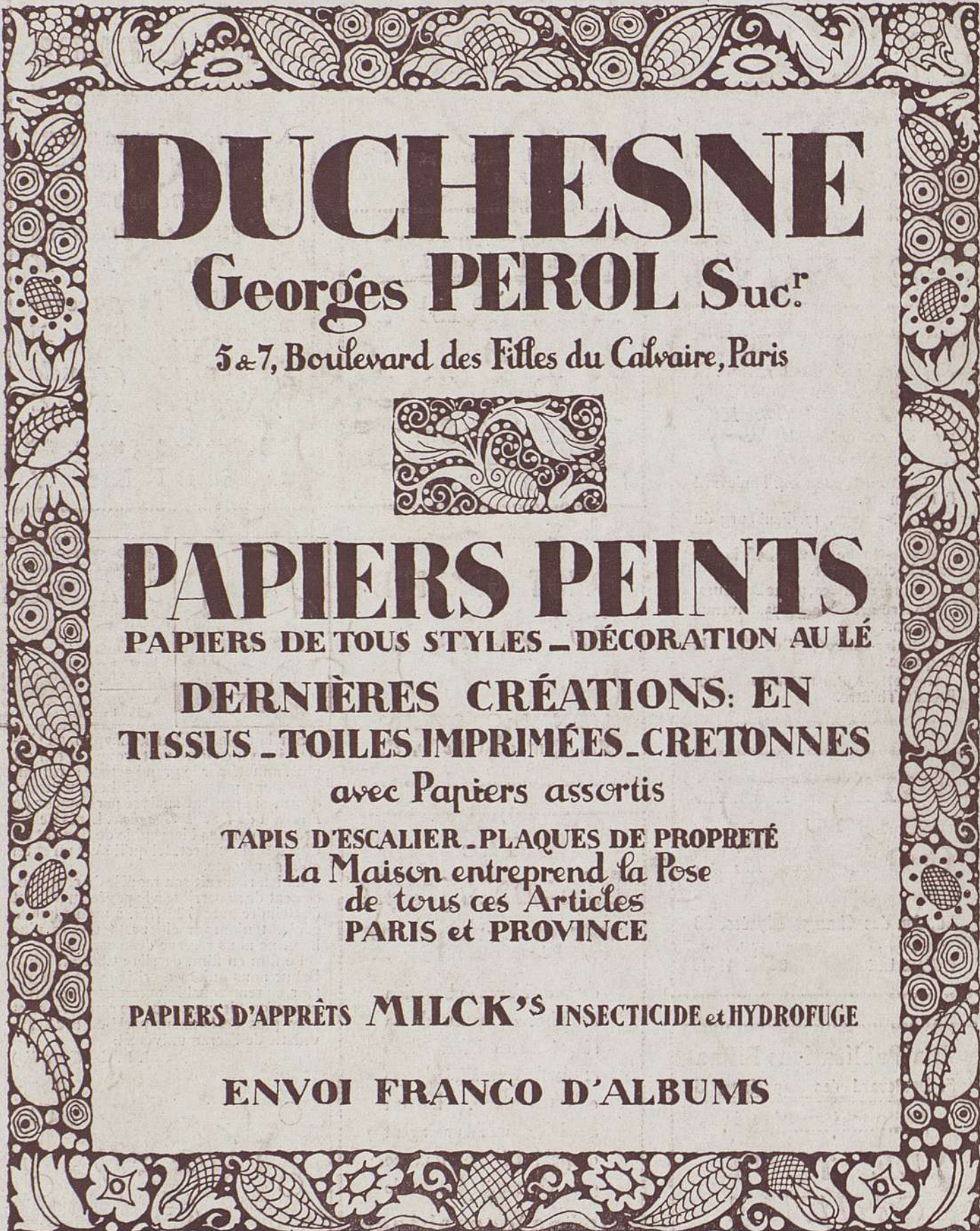
L'historien suit son modèle du commencement de sa carrière à l'apogée qu'il vient d'atteindre avec *The Kid*, à moins que ce génie, toujours meilleur, toujours plus haut, ne nous réserve des surprises.

De film en film, derrière Charlot, Louis Delluc nous guide en critique, en admirateur, en remarquable journaliste, je ne crois pas qu'on ait avec plus de compétence et avec plus de bonheur parlé de la célèbre vedette de l'écran universel.

J. L. C. (Comedia)



HAYES



DUCHESNE

Georges PEROL Suc^r

5 & 7, Boulevard des Filles du Calvaire, Paris



PAPIERS PEINTS

PAPIERS DE TOUS STYLES - DÉCORATION AU LÉ

DERNIÈRES CRÉATIONS: EN
TISSUS - TOILES IMPRIMÉES - CRETONNES

avec Papiers assortis

TAPIS D'ESCALIER - PLAQUES DE PROPRIÉTÉ

La Maison entreprend la Pose
de tous ces Articles
PARIS et PROVINCE

PAPIERS D'APPRÊTS MILCK'S INSECTICIDE et HYDROFUGE

ENVOI FRANCO D'ALBUMS

Demander le Catalogue C.